

serais disparaître de la langue anglaise... Nous ne voulons que la liberté !"

Le Gouvernement avait destitué les magistrats qui jouissaient de la confiance du peuple ; l'association organisa des tribunaux où des juges, désignés par elle, qui décidaient les différends en qualité d'arbitres. En moins de six semaines ces tribunaux improvisés jugèrent plus de quatre mille affaires. O'Connell alla même jusqu'à publier un projet de constitution des Chambres irlandaises, et le peuple se disposait à faire ses élections, quand une proclamation du vice-roi interdit le meeting de Clontarf, qui devait avoir lieu aux environs de Dublin. Le plan du libérateur était admirablement conçu, et, quelques semaines plus tard, l'Angleterre allait se trouver vis à vis de l'Irlande dans la position où elle avait été après l'élection de Clarg. En 1829, elle avait en à choisir entre la guerre civile et l'émancipation ; en 1843 elle pouvait, par la même crainte, rendre à l'Irlande sa législature. L'agitateur était bien convaincu que les mêmes causes produiraient les mêmes effets, quand il proclamait et répétait chaque jour qu'avant six mois l'Irlande aurait son Parlement ? Il s'est trompé quant aux temps ; mais qui oserait dire que les évêques, le clergé et le peuple d'Irlande ne seront pas fidèles à leur serment de n'être satisfaits des concessions de l'Angleterre qu'après avoir obtenu la restitution de leur Parlement. On se rappelle les incidents du procès-mônstre ? qui amena O'Connell, son fils John et les chefs de l'association devant le jury. On sait les témoignages de sympathie dont fut entouré à Richmond ce roi-prisonnier, qui tenait les levées où parut successivement l'Irlande entière, dans la personne de ses évêques, de ses prêtres, et des députations envoyées par les municipalités. Le primat d'Irlande, qui, depuis 1829, s'était abstenu de se mêler des questions politiques, protesta publiquement contre l'exclusion insultante des catholiques dans la formation de la liste du jury. C'est aux évêques qu'O'Connell légua le soin de maintenir la tranquillité publique durant sa captivité. Les prêtres répondirent à son appel ; mais ils voulurent faire davantage. Réunis en synode à Dublin, ils formulèrent une prière qui fut récitée dans toutes les paroisses d'Irlande, où il était dit :

" Dieu tout puissant, accordez à votre serviteur Daniel O'Connell, qui est en ce moment retenu captif, les grâces nécessaires pour supporter avec résignation cette terrible épreuve ; et dans votre miséricorde, rendez-le sain et sauf à la liberté, pour la direction et la protection de votre peuple."

Personne n'a oublié le spectacle qu'offrit Dublin le jour où O'Connell fut rendu à la liberté par un arrêt de la Chambre-Haute. et les témoignages de joie et de sympathie qui éclatèrent tant en Irlande qu'en Angleterre.

Les années 1840, 1841 et 1842 avaient été employées à semer des éléments d'agitation, à préparer les solennelles et glorieuses manifestations de l'année 1843, si justement appelée l'année du rappel. C'est dans cette année que l'agitation a acquis la force qui l'a rendue inébranlable au moment des terribles épreuves de 1844 ; c'est encore à elle que revient l'honneur des triomphes qu'enregistrera l'avenir. En 1845, le libérateur revint à ses projets de 1843. Le verdict de la Chambre des Lords légalisait les faits qui avaient motivé les poursuites : il songeait à reprendre son plan où son procès était venu en entraver l'exécution ; les circonstances l'arrêtèrent.

Le ministère anglais, qui avait par la diversion du procès, calmé l'agitation, jeta un ferment de discorde aux catholiques d'Irlande. Il dota le grand séminaire de Maynooth d'une manière permanente ; il modifia le *Bequest act* et fit passer le *colleges bill*. O'Connell combattit les deux derniers projets. La loi sur les dotations, dans son état primitif portait atteinte à la liberté de conscience et à la discipline de l'Eglise ; le bill des collèges consacrait un système mixte de haut enseignement qui offrait des dangers pour la jeunesse.

La nature vint aussi conspirer contre la réalisation des projets du libérateur pour l'émancipation parlementaire de sa patrie. La famine, en visitant l'Irlande, répandit partout la consternation et la terreur. Avant de revendiquer ses droits politiques, il fallait satisfaire aux cris impérieux de populations affamées. O'Connell appuya toutes les réformes commerciales de sir Robert Peel et vota l'abolition des *corn-laws*. S'il pressa le Ministère, ce fut pour lui demander, au nom de l'Irlande, du travail et du pain. Le retour des whigs au pouvoir lui inspira, pour ses compatriotes malheureux, des espérances qui furent bientôt déçues. Le malheur qui frappait l'Irlande était une de ces calamités contre lesquelles les efforts d'un homme demeurent impuissants ; c'est à peine si les gouvernements peuvent les alléger à l'aide des immenses ressources dont ils disposent. O'Connell avait vu, après des luttes intestines très-violentes, une fraction des membres de l'association se séparer de lui et prendre l'attitude d'un parti hostile. La conduite de la Jeune-Irlande, si l'on juge des dispositions de ses membres par le langage de son organe dans la presse, ne saurait être blâmée avec trop de sévérité. Les luttes intérieures, qui avaient de tout temps fait la force de l'Angleterre contre la malheureuse Erin, allaient recommencer. Les principes de la Jeune-Irlande paraissaient, au point de vue religieux et politique, trop dangereux à O'Connell pour qu'il hésitât à les combattre. C'est au milieu de ces circonstances affligeantes qu'il a éprouvé les premières atteintes du mal qui l'a enlevé à sa patrie. L'athlète qui avait soutenu de si longues luttes sentit pour la première fois ses forces physiques défaillir. Il se rendit au

Parlement à l'ouverture de la session actuelle, mais sa voix affaiblie ne se fit qu'imparfaitement entendre ; il implora la commisération de la Chambre et du Gouvernement pour sa chère Irlande, à laquelle il allait être enlevé.

L'imagination de l'illustre agitateur fut dès ce moment vivement affectée. Sa robuste constitution s'affaissait à vue d'œil. Il dut s'arracher à tout travail, à toute préoccupation sérieuse, et l'on sait que les médecins l'invitèrent à chercher dans les voyages des distractions destinées à éloigner de son esprit le tableau des malheurs de sa patrie. Le mal avait fait de rapides progrès quand il entreprit son pèlerinage à Rome. Nous n'oserions pas critiquer les médecins recommandables à divers titres qui, en France, ont donné leurs soins à l'illustre malade ; mais la science médicale est-elle à l'abri de tout reproche ? L'application inflexible de certains principes devant lesquels un grand nombre de praticiens sont à genoux ne soulèvent-ils aucun scrupule ? Peut-on, quand il s'agit d'une science aussi incertaine que la médecine, proclamer aujourd'hui l'infailibilité d'un système de traitement qui sera condamné demain ? On a rapporté qu'O'Connell témoignait une grande incrédulité pour la science à laquelle ses amis demandaient son salut, et comment n'en eût-il pas été ainsi ? Ce que les médecins disaient être blancs au-delà de la Manche, était noir de ce côté-ci du détroit. Les rapports publiés par les hommes de l'art ne laissent pas voir d'une manière satisfaisante qu'il ait été tenu compte des antécédents de l'illustre malade. On semble n'avoir constaté qu'un phénomène local et accidentel où l'on aurait dû voir une affection qui se liait à toute la carrière de cet homme célèbre. O'Connell ne devait pas être traité comme le premier malade venu, et nous nous demandons si sa maladie a été étudiée dans ses rapports avec tous les phénomènes de cette existence extraordinaire. Les premiers médecins qui, en Angleterre, ont été appelés à donner leurs soins à O'Connell, pensaient qu'une organisation affaiblie, épuisée par une émission si considérable d'idées, par une si prodigieuse activité, avait besoin d'être soutenue, fortifiée, et non appauvrie par des émissions sanguines. En présence des résultats du système contraire, osera-t-on dire qu'ils aient eu tort ? Avec une foi moins aveugle dans les principes à l'ordre du jour dans la science médicale, qui sait si la crise fatale n'aurait pu être retardée, peut-être bien longtemps encore ? Les résultats de l'autopsie ne justifieront à nos yeux un système de traitement que lorsqu'on nous aura démontré que la matière inerte est douée du privilège de traduire avec fidélité les phénomènes de la vie.

O'Connell devait tôt ou tard succomber victime de l'infatigable ardeur qu'il a déployée au service de sa patrie. A la douleur physique, conséquence de ses glorieuses luttes et de ses immenses travaux, se joignaient dix-huit mois des affections morales plus cruelles encore. Par une de ces calamités effroyables dont la Providence a seule le secret, il a vu sa patrie en proie aux horreurs de la famine et la mort moissonner avec une aveugle fureur une jeune et vigoureuse génération, espoir de l'avenir. L'inefficacité des mesures prises par le Gouvernement, la division des partis, l'impuissance momentanée du redoutable levier de l'agitation, la propagande anarchique et anti-religieuse des patriotes libres-penseurs, sont les principales circonstances qui se sont coalisées pour accabler moralement le libérateur de l'Irlande. O'Connell n'a pu survivre à tant d'afflictions ! Il serait téméraire de vouloir préciser la part qu'a eue en particulier chacune de ces circonstances sur la douleur à laquelle il a succombé. Sur sa tombe encore entr'ouvert, dans un moment où l'union seule peut donner à l'Irlande la force dont elle a besoin, nous ne cherchons pas à envenimer des dissensions déjà trop profondes, car nous nous exposerions, en exagérant les effets de certaines attaques sur l'esprit d'O'Connell, de nous rendre coupables d'une accusation d'autant plus odieuse qu'elle serait imméritée.

Nous avons dit les concessions importantes qu'O'Connell a successivement arrachées aux Tories et aux Whigs, par la crainte inspirée aux premiers et le concours donné aux seconds, sans jamais être l'homme d'aucun parti. Il nous reste à dire un mot de ce qu'il n'a pas obtenu, c'est-à-dire du rappel de l'Union, dont on a prétendu que l'agitateur se faisait un drapeau de circonstance pour amuser l'Irlande, flatter ses espérances, inquiéter ses ennemis, sans avoir foi lui-même dans la cause qu'il prêchait.

L'accusation portée sur ce point contre l'illustre Irlandais est purement gratuite ; elle ne repose sur rien ; on ne citera pas de lui un seul mot qui puisse la justifier.

La carrière publique d'O'Connell a commencé par une protestation contre l'union législative et par l'engagement de travailler à reconquérir l'indépendance parlementaire de sa patrie. Que l'on suive O'Connell depuis ce jour, qu'on l'étudie, que l'on parcoure les discours immortels dans lesquels il a revendiqué les droits de l'Irlande, et que l'on réponde ensuite ! On peut faire une large part aux hyperboles et à l'enthousiasme ; mais il n'en restera pas moins acquis qu'O'Connell était profondément convaincu que l'Irlande avait le droit de se gouverner et que le rétablissement du Parlement national était la seule mesure d'où pût découler la prospérité permanente de sa patrie. De cette conviction naissait le devoir d'y travailler avec l'ardeur qu'il a déployée à diverses époques pour affranchir sa patrie du joug que fait peser sur elle une législature étrangère.

La rupture de l'union n'a jamais été, en Irlande même, aussi généralement populaire que la cause de l'émancipation. Quant à l'Angleterre, elle l'a toujours repoussée. Voilà pourquoi, en 1843, le ministère anglais n'a pas cédé comme il le fit en 1829 ; mais oserait-on soutenir que la question qu'O'Connell